

Compte rendu

Petitclerc, Adèle & Schepens, Philippe (éds.) (2009).
Critical Discourse Analysis. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux.

Semen, Revue de sémio-linguistique des textes et des discours, 27.
Besançon (Presses Universitaires de Franche-Comté).

Traduire fait aujourd'hui partie des activités et des pratiques scientifiques courantes. La tendance générale cependant est plutôt de traduire vers l'anglais, en vue par exemple de publier dans les revues anglophones jouissant souvent d'une plus large audience sur la scène internationale. À contre-courant de cette tendance, Adèle Petitclerc et Philippe Schepens, les éditeurs du numéro 27 de la revue *Semen*, ont fait le choix de traduire six textes en français, destinés à présenter la *Critical Discourse Analysis* (ou *CDA*) au lectorat francophone. Ce courant constitue une approche majeure dans le champ anglophone. Son émergence a donné lieu à de multiples débats structurants de la linguistique du discours et de l'interaction anglo-saxonne. Il convient donc de saluer la publication de ce volume qui répond à un double enjeu. D'une part, il fait découvrir des textes clés de représentants reconnus de ce courant. D'autre part, il contribue à l'"effort de dialogue et de connaissance réciproque" (p.7) entre des traditions qui restent largement étanches l'une à l'autre, comme l'analyse de discours en France et la *CDA*.

Le volume¹ (211 p.) se compose de neuf chapitres dont deux introductifs. Le premier chapitre est rédigé par **Philippe Schepens** et présente l'ouvrage comme s'inscrivant dans un projet "intégratif" (p. 7), consistant à aller voir ce qui se trame en analyse du discours au-delà des approches "à la française". Schepens y décrit l'architecture de l'ouvrage et discute des choix éditoriaux qui ont présidé à l'élaboration du numéro. Les textes retenus sont articulés autour de deux concepts: la question du *contexte* et celle des *acteurs sociaux*. Ils sont également représentatifs d'une variété d'orientations théoriques et méthodologiques en *CDA*, un courant qui est tout sauf homogène. Le second chapitre, rédigé par **Adèle Petitclerc**, présente plus avant la *CDA*, son contexte d'émergence, ainsi que le socle des préoccupations communes aux auteurs de cette approche. Les chercheurs partent en général d'une

¹ Le numéro 27 est également en accès direct sur le site de la revue *Semen* (<http://semen.revues.org/8539>). La version électronique de l'ouvrage comprend, outre les textes originaux (quand ceux-ci ne sont pas soumis aux droits d'auteur), les "versions longues" des articles et des traductions qui ont dû pour la plupart être abrégés dans la version imprimée du volume en raison de contraintes éditoriales.

problématique sociale (par exemple, le racisme). Leur intérêt porte sur la manière dont cette problématique présente une dimension discursive (elle est construite en partie dans et par le discours). L'analyse consiste à analyser cette dimension discursive à différents niveaux (textuel, contextuel, social) afin de déconstruire le problème. Ce travail de déconstruction permet de mettre en évidence la nature hégémonique de certains discours et leur capacité à maintenir le statu quo dans les relations sociales. Défendant une vision émancipatrice de la connaissance, les chercheurs ont pour objectif de rendre visibles des alternatives aux discours dominants, et de contribuer à reconfigurer les rapports de force. Comme le note Petitclerc (p. 21), c'est l'"interface texte/discours/société" qui est le moteur des réflexions méthodologiques, conceptuelles, et critiques en CDA.

Le corps du volume est constitué de la traduction de six textes², dont quatre sont des inédits en anglais. Nous les présentons ici très brièvement.

Le texte de **Theo Van Leeuwen** (*"Représenter les acteurs sociaux"*) est devenu aujourd'hui un classique de la CDA. À partir de l'analyse fine d'un corpus constitué de récits autour d'un premier jour de classe et d'un article publié dans un journal conservateur australien, l'auteur s'interroge: comment les acteurs sociaux sont-ils représentés dans les textes? Certains sont-ils systématiquement exclus de la représentation (comme les pères de famille dans le corpus sur les écoliers, qui n'apparaissent qu'à l'heure du déjeuner)? Comment les autres sont-ils "nommés" ou "catégorisés" (parle-t-on du "Dr Price" ou du "controversé Dr Brych")? etc. En examinant une grande variété d'exemples, l'auteur construit une taxonomie déclinant vingt-et-une "manières" de présenter les acteurs sociaux dans un texte, pouvant être réalisées chacune différemment sur le plan linguistique. L'auteur suggère qu'utiliser telle catégorie ou telle autre est révélateur de la manière dont le locuteur perçoit les hiérarchies sociales et assigne une valeur aux acteurs dont il est question.

Le texte de **Ruth Wodak** (*"Pragmatique et Critical Discourse Analysis: un exemple d'une analyse à la croisée des disciplines"*) présente le courant développé par son auteure, l'Approche Historique des Discours (Discourse Historical Approach). Celui-ci propose de toujours situer les énoncés en rapport avec quatre niveaux de contexte: le co-texte immédiat, le texte global (y compris le genre auquel il appartient), le contexte sociopolitique, et les relations que le texte entretient avec d'autres textes pertinents pour son interprétation. Cette analyse à quatre niveaux permet de récupérer des significations implicites dans les textes et les discours. Wodak le démontre par une courte analyse d'extraits d'un discours électoral, prononcé par le politicien

² Cinq de ces textes ont été traduits par Adèle Petitclerc (avec l'assistance de Philippe Schepens). Le sixième est traduit par Aurélie Lebaud.

d'extrême droite Autrichien Jörg Haider. L'analyse permet de mettre en évidence le sous-texte antisémite dans le discours du politicien.

Le texte de **Veronika Koller** ("*Analyser une identité collective en discours: acteurs sociaux et contextes*") combine les travaux de Van Leeuwen (la représentation des acteurs sociaux) et ceux de Wodak (l'approche historique des discours) pour approfondir la question de la représentation des "identités collectives". L'auteure pose notamment les questions suivantes: dans un texte, y a-t-il des identités collectives qui sont représentées? Comment ces identités sont-elles communiquées? S'il est fait état de changements dans la manière dont ces identités sont perçues ou communiquées, comment est-il rendu compte de ces changements? Elle étudie sous cet angle ce qu'il advient des idées du séparatisme radical lesbien des années 1970, lorsqu'elles sont retraduites et se métissent à la culture de la consommation de masse dans un texte des années 1990. Certains traits demeurent mais d'autres aspects de l'identité collective se transforment.

Ces trois premiers textes illustrent plutôt une veine sociologique de la CDA. Les deux textes suivants relèvent davantage de la psychologie, même si leurs auteurs présentent des positions assez radicalement opposées à ce propos.

Teun Van Dijk réalise un travail théorique conséquent autour de la notion de contexte depuis les années 1970, à partir d'une approche qu'il qualifie de "sociocognitive". Dans la contribution présentée ici ("*Texte, contexte et connaissance*"), l'auteur propose qu'il n'existe pas de lien direct entre structures sociales et structures textuelles, mais qu'il y a plutôt médiatisation de ces relations par les représentations mentales ou "modèles contextuels" des interlocuteurs (ce qu'ils savent ou ne savent pas à chaque moment du déroulement de l'interaction). Dans le texte, Van Dijk s'attache à étudier de manière systématique les caractéristiques de ces modèles contextuels que l'individu mobilise pour assurer une contribution appropriée à la situation d'interlocution. À la manière de ce que font les informaticiens, il spéculé ensuite sur les paramètres contextuels qu'un système automatique de rédaction d'informations de presse (appelé ici "Reporter") devrait intégrer pour remplir sa mission d'information de manière satisfaisante au regard des standards de la communication humaine.

Michaël Billig ("*La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité*") situe son propos dans le cadre de la psychologie discursive, et revisite notamment la notion d'"inconscient" et d'"agentivité" de ce point de vue. La psychologie discursive, contrairement au cognitivisme dominant, ne considère pas la cognition comme un processus mental, interne à l'individu, mais comme un processus éminemment social, interactionnel et distribué. Autour de la notion d'"inconscient", a priori "privé", Billig propose que même celui-ci peut être analysé comme une activité de langage: l'activité de réprimer et de ne pas dire. L'auteur souligne que des codes sociaux très élaborés (les

tabous, les normes de politesse) dictent ainsi ce qu'on (n') a (pas) le droit de dire en société. Ce qui est donc à expliquer ce n'est pas comment des pensées inconscientes affleurent dans les interactions mais plutôt les mécanismes par lesquels bon nombre de pensées sont quotidiennement repoussées loin de la conscience. Autour de la notion d'agentivité, Billig plaide en faveur d'une révolution rhétorique: apprendre à remettre les acteurs et les processus d'action au centre des descriptions des psychologues, plutôt que de manier la langue pour faire disparaître ceux-ci.

Le dernier texte représente à certains égards un intrus dans le volume puisque son auteur, **Wolfgang Teuber** ("*La linguistique de corpus: une alternative*") ne revendique pas d'affiliation avec la CDA, mais avec la linguistique de corpus. Pour comprendre ce geste éditorial, il faut savoir qu'en France, c'est la lexicométrie qui s'est penchée de façon centrale sur les discours sociaux et politiques pour tenter d'en lever les implicites et les présupposés, et qui est donc à certains égards "proche" de la CDA. Dans l'article, Teuber présente la position défendue par la linguistique de corpus, qui voit le sens d'un segment de texte dans la relation que celui-ci entretient avec les mots auxquels il est régulièrement associé, les "collocats". Pour Teuber, étudier les termes en association avec leurs collocats permet de révéler quelque chose de l'esprit collectif qui s'exprime dans un texte. Déchiffrer le sens de cet esprit reste cependant l'affaire des communautés interprétatives: au contraire des machines, ces communautés seules en effet peuvent faire des liens entre un texte et un autre, ou jouer de persuasion pour convaincre autrui d'adopter telle ou telle interprétation.

Friedrich (2010), dans un très beau texte sur la "traduction des concepts", relève que traduire de la science, ce n'est pas seulement rendre compréhensibles des textes à un lectorat qui autrement n'y aurait pas accès, c'est également "faire de la science". Cette entreprise intellectuelle d'un type particulier invite à réfléchir sous un autre angle aux pratiques de recherche dans un contexte international. Dans l'introduction, les éditeurs nous convient à une lecture attentive de leur travail:

"[...] peut-être nous reprochera-t-on les choix de traduction et d'édition que nous assumons? La traduction est un art délicat. J'ai voulu pour ma part qu'on vise à l'explicitation maximum. Dans quelques mois, la version numérique de *Semen 27* sera disponible sur Revues.org. Nous mettrons en ligne alors, non seulement la version intégrale des traductions [...], mais aussi les textes originaux. À la communauté universitaire de s'en saisir et de vérifier notre travail" (Schepens, p. 16).

Dans un esprit de dialogue, ce n'est pas tant "vérifier" le travail qui nous intéressera mais relever que sa nature même fait émerger des questions riches et fascinantes concernant la recherche "aux frontières". Nous tentons d'en aborder quelques-unes en clôture de ce compte-rendu.

Le volume constitue à certains égards une sorte d'"anthologie" de textes sur la CDA et invite tout d'abord à s'interroger sur la **sélection des auteurs** à inclure

dans une telle présentation. Comme la CDA est un champ relativement récent, les éditeurs ont dû travailler avec des auteurs contemporains et l'absence de recul ne permet pas encore de dire avec certitude quelle place ils occuperont dans l'histoire. Certains auteurs reconnus de la CDA (Fairclough, notamment) sont par exemple absents du volume; d'autres apparaissent marginaux comme les éditeurs le soulignent eux-mêmes (Billig, Teuber). La traduction d'une anthologie de textes interroge donc parce qu'elle contribue à la cartographie d'un champ et à façonner sa réception d'un domaine linguistique à un autre: quels auteurs ont été sollicités pour participer au projet? Qui a opposé un éventuel refus et pour quels motifs? Dans quelle mesure des réalités externes (comme la question des droits d'auteurs, par exemple) ont-elles façonné le projet éditorial? Le volume 27 est intéressant car il donne à voir un champ vivant et en développement et pas un domaine aux frontières immuables.

L'entreprise de traduction fait également réfléchir au **choix des textes**: parmi les écrits disponibles, lesquels s'avèrent les plus à même de faciliter l'interconnaissance entre deux traditions? Dans le volume, le texte de Van Leeuwen par exemple pose de nombreux défis pour le traducteur: l'auteur y invente des néologismes; comme les exemples portent sur des mécanismes linguistiques, dans la traduction certains de ces mécanismes ne transparaissent plus en raison des propriétés linguistiques du français. La traductrice a donc été amenée à conserver les exemples en anglais dans la traduction française. La lecture du texte pourrait donner l'impression à certains égards que la "traduction est faite pour ceux qui peuvent lire l'original" pour reprendre l'expression de Benjamin (1971, in Friedrich, 2010). Friedrich nous rappelle toutefois l'intérêt qu'il peut y avoir à confronter l'original et sa traduction, même pour les lecteurs maîtrisant la langue source:

"Ce travail de commenter le texte original en vue et en confrontation avec la traduction apporte non seulement profit pour les lecteurs de la traduction mais aussi pour la compréhension et la discussion du texte original, donc pour les natifs. Alors ce que Benjamin nous suggère est que ce va-et-vient entre le texte original et sa traduction peut conduire à des nouvelles interprétations du texte original qui auraient été impossibles sans la traduction" (Friedrich, 2010).

En troisième lieu, le travail présenté invite à s'interroger sur les **finalités de la traduction** scientifique (en vue de quoi et pour qui traduit-on?). Pour les éditeurs, la traduction n'est ici qu'un instrument: elle doit contribuer à l'établissement d'un dialogue entre deux approches: l'École française d'Analyse du discours et la CDA. La lecture du volume fait prendre conscience que l'accès aux textes n'est qu'un premier pas dans cette direction. Elle met donc en évidence que des théorisations contrastives systématiques sont aussi à mener lorsqu'il s'agit de saisir ce qui peut rapprocher ou différencier des écoles de pensées. Ce projet devient par ailleurs singulièrement compliqué lorsqu'il s'agit de discuter de programmes de recherche s'inscrivant dans des contextes culturels et linguistiques différents.

Dans la même direction, à l'intérieur même des textes, le style vif, personnel, et souvent direct des auteurs (écrivant pour la plupart en "je") peut créer un sentiment d'étrangeté pour le lecteur francophone. Ces effets rhétoriques ne sont pas dus à la traduction, mais nous semblent liés à des **manières différentes de faire de la science** dans différentes traditions. Ces manières impliquent des pratiques, des valeurs et des postures d'énonciation qui restent difficiles à expliciter même pour les chercheurs qui ont été menés par leurs trajectoires de vie à connaître intimement ces différents contextes. Ces "pratiques culturelles" nous paraissent contribuer parfois davantage que la langue à construire des barrières invisibles entre le monde académique francophone et le monde anglophone. À une époque de mobilité importante des chercheurs, il semble qu'un travail épistémologique reste à faire pour tenter de mieux cerner ces différences. Plus largement, il serait intéressant d'analyser de manière fine le travail de transfert et de remodelage des concepts réalisés par ce qu'on pourrait appeler les "transfrontaliers" de la science.

Enfin, le volume invite à un retour sur les **théories de la traduction** (Friedrich, 2010). Avec la traduction de textes scientifiques: est-on dans une visée purement instrumentale et communicative de la langue? Doit-on avoir des velléités littéraires (respecter non pas tant la lettre que l'esprit pour faciliter l'accès au texte)? Quel état de la science la traduction reflète-t-elle – celle du champ dans lequel s'inscrit le texte traduit ou bien l'appartenance du traducteur³? Monnaies courantes dans le champ de la traduction, ces questions ont peu été posées à notre connaissance à propos de la traduction des concepts et méritent certainement un détour dans un projet de traduction tel que celui présenté dans ce volume.

Comme le disait joliment Salas Subirat, le traducteur argentin de Joyce (in Mounin, 1976), "traduire est la manière la plus attentive de lire". Grâce à leur traduction, les éditeurs du numéro 27 de *Semen* nous ont invités à une (re)lecture de textes essentiels. Loin de ne faire "que traduire", ou de construire des ponts entre domaines, leur travail a permis de réfléchir à la traduction comme entreprise épistémique, capable de générer des questions inédites ou peu traitées lorsqu'on reste à l'intérieur d'une tradition. Ne nous y trompons pas, cependant, si ces questions ont été peu abordées, c'est sans doute aussi en raison du coût important du travail de traduction, par nature chronophage et souvent peu reconnu (il ne semble pas avoir de place visible, par exemple, dans l'évaluation des dossiers scientifiques). Ce volume est

³ Il est intéressant de noter à ce propos que les éditeurs se sont gardés de traduire le syntagme "Critical Discourse Analysis" et n'ont pas tranché entre "Analyse critique du discours" ou "Analyse critique de discours" par exemple.

donc impressionnant, par son ampleur, ses ambitions et pour les interrogations critiques qu'il permet.

Ingrid de Saint-Georges

Université du Luxembourg

ingrid.desaintgeorges@uni.lu

Références bibliographiques

Benjamin, W. (1971): La tâche du traducteur (M. de Gandillac, trad.). In: W. Benjamin, Œuvres, T.1. Paris (Denoël), 271-272.

Friedrich, J. (2010): Traduction des concepts et spécificités culturelles. Conférence plénière, AREF, Université de Genève, septembre 2010.

Mounin, G. (1976): Linguistique et Traduction. Bruxelles (Dessart & Mardaga).